

une telle expression de tristesse, que celle-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

Puis, lui prenant la main et la pressant doucement dans la sienne :

— Yvonne, dit-il avec une émotion qu'il cherchait en vain à surmonter, dans quelques instants vous allez être bien loin d'ici... bien loin de ma demeure...

— Entourée de tous les êtres qui vous sont chers... de tous ceux qui vous aiment et que vous aimez, vous allez désormais vivre aussi heureuse qu'autrefois vous étiez désespérée...

— Peut-être même, avec le temps, oublierez-vous les jours si douloureux que vous avez connus ?

— Peut-être même ce passé si tragique et où vous avez tant souffert ne vous laissera-t-il plus que le souvenir d'un mauvais rêve... qu'un souvenir qui de plus en plus s'éteindra... qui de plus en plus s'effacera...

— Vous oublierez le château de Morgoff et ses sombres murailles...

— Vous oublierez aussi l'infâme Korrigan et l'odieuse Micheline. ces deux bourreaux qui vous ont torturée...

Et comme Yvonne venait de tressaillir :

— Si, vous les oublierez ! reprit-il plus vivement. Si, le bonheur que vous allez connaître vous fera perdre jusqu'au souvenir de ces monstres !...

— Mais, hélas ! vous oublierez aussi Kernoët... et à Kernoët on ne vous oubliera pas... et à Kernoët on ne pourra jamais vous oublier !...

Sa voix venait tout à coup de se briser, puis, faisant un effort :

— Kernoët ! continua-t-il avec un accent plein d'une immense mélancolie. Ah ! qu'il était beau, qu'il était rayonnant, qu'il était splendide, quand vous étiez là !

— Mais combien il va devenir vide, triste et sombre, maintenant que vous n'y serez plus !

— Ma joie, c'était de vous voir... mon bonheur, de vous sentir près de moi... de savoir que vous respiriez le même air que moi...

— Mais c'est en vain maintenant que je vous y chercherai... en vain que je parcourrai les allées où, si souvent, nous nous sommes promenés ensemble... en vain que j'irai rôder vers la petite rivière que vous aimiez tant !

— Nulle part je ne vous retrouverai... Chaque jour même effacera la trace de vos pas, comme dans votre mémoire s'effacera peu à peu mon image...

— Eh bien, Yvonne, si vous aviez pitié de moi... si, malgré ce passé dont je vous ai fait l'aveu, mais que j'ai bien racheté, je vous le jure !... je puis encore rester votre ami, ne vous en allez pas sans me faire une promesse que je vais vous demander... sans exaucer une prière que je vais vous faire !...

— Quelle promesse ? dit-elle de plus en plus émue.

— C'est de ne pas m'oublier !... c'est de vous souvenir aussi quelquefois de celui dont la pensée sera toujours tournée vers vous... c'est enfin de revenir un jour... de revenir quand vous le pourrez à Kernoët, de revenir ici pour m'apporter un peu de courage et mettre un peu de lumière autour de moi !

— Dites, Yvonne, cette prière voulez-vous l'exaucer ?... cette promesse, voulez-vous me la faire ?

— Oh ! je vous jure que vous me rendrez bien heureux et que je vous bénirai !

Mais à peine avait-il pu achever.

Un sanglot venait d'étouffer sa voix et il détournait la tête pour cacher ses larmes.

— André, André, s'écria tout bas Yvonne, qui s'emparant à son tour de sa main la serra avec force, ne pleurez pas... ne vous désespérez pas ainsi, car votre douleur me fait trop de mal !

— Mais écoutez-moi et peut-être cet immense chagrin se changera-t-il en bonheur et en joie...

Il venait brusquement de se retourner et la regardait, tout frémissant.

— Car je n'ai rien oublié de ce qui s'est passé entre nous, reprit-elle, la voix grave et profonde. Car cette faute dont vous m'avez fait l'aveu et que vous avez si noblement rachetée, j'en suis sûre, n'a rien changé au sentiment que j'éprouvais pour vous... Car je suis aujourd'hui pour le comte Chaverny ce que j'étais autrefois pour celui qui n'était encore pour moi qu'un inconnu généreux et bon... Car de même que je vous aimais, je vous aime encore !

— Yvonne !

— Oui, je vous aime et je sens bien que je ne pourrais m'éloigner de vous !...

— Yvonne !

— Oui, je vous aime, et je sens bien que je ne pourrais vivre sans vous !...

— Yvonne !... Yvonne !

— Oh ! oui, malgré tout le bonheur qui m'est enfin rendu, ma vie serait bien triste si nous devions être séparés...

— Et puisque vous aussi, André, vous m'aimez...

— Oh ! si je vous aime ! s'écria-t-il. Oh ! oui, de tout mon cœur, de toute mon âme... comme on n'a jamais aimé !

— Eh bien, André, ne restez pas seul à Kernoët... et suivez-moi chez mon père... chez M. le comte de Belleroche... Oui, quittez pour quelque temps Kernoët et venez vivre avec nous à l'ontenay-Bois...

— Là-bas, mon enfant, mon petit Maurice apprendra à vous apprécier et à vous connaître... Là-bas, je lui dirai quel ami dévoué j'avais trouvé en vous... Puis, bientôt, vous ne rentrerez plus seul ici, mais avec Yvonne devenue comtesse de Chaverny... mais avec Yvonne devenue votre femme !...

— Ma femme !... Vous !... Vous !... Oh ! ai-je bien entendu ?... Ai-je bien compris ? s'écria André le front radieux, resplendissant. Quoi ! vous m'aimez comme je vous aime !

— Oui, André.

— Vous m'aimez et vous consentiriez à partager ma vie et à faire de moi le plus heureux des hommes !

— Voici ma réponse ! dit-elle en lui tendant la main.

Et pendant un long moment ils restèrent les mains unies, se souriant, le cœur débordant d'ivresse.

Mais, soudain, André tressaillit, et son front, tout à l'heure si rayonnant, se couvrit d'un nuage.

— Mais lui ? dit-il vivement, la voix sourde. Mais M. de Belleroche ?

— Mon père ?

— Oui, lui, ne me repoussera-t-il pas ?... Oui, lui qui vous adore ne me trouvera-t-il pas indigne de vous ?... Oui, lui ne se révoltera-t-il pas à la pensée de donner sa fille à un homme qui a pu commettre un jour ce que vous appelez une faute, mais ce que tout le monde appelle un crime ?

— Ah ! j'ai bien peur que, loin d'être aussi indulgent que vous, il ne m'accueille, au contraire, que par le mépris et le dédain !... J'ai bien peur qu'il n'anéantisse d'un seul mot tout mes rêves, qu'il ne détruise d'un seul mot tout mes espoirs !... J'ai bien peur, enfin, que lorsque tout tremblant et tout plein de cette appréhension dont je pâlis, d'avance, j'irai lui dire, " Monsieur le comte, j'aime Yvonne de toutes les forces de mon être et mon plus grand bonheur serait de lui consacrer toute ma vie, " il ne me réponde...

— Je vous la donne ! dit derrière lui une voix.

Et comme André venait de se retourner vivement, tout surpris, tout saisi :

— Monsieur de Belleroche ! s'écria-t-il.

C'était, en effet, le comte qui, depuis quelques secondes, s'était rapproché d'eux sans qu'ils l'eussent aperçu, qui se trouvait là, le visage souriant, la main largement tendue.

Et André, qui venait de laisser tomber sa main dans celle du père d'Yvonne, n'était pas encore remis de l'émotion que sa présence si soudaine lui avait causée, quand celui-ci reprit :

— Oui, monsieur de Chaverny, voilà ce que je vous répondrais... et voilà ce que, dès aujourd'hui, je vous répons !

— Monsieur le comte !

— Car si vous ne me connaissez pas... car, si dans ce pays perdu où vous viviez, mon nom n'était pas parvenu jusqu'à vous, moi, en revanche, je vous connais... et je sais ce que vous valez... je sais ce que vous êtes !

— Vous, monsieur le comte !

— Oui, moi !... Oh ! mais, entendons-nous !... Je ne vous connais que depuis peu de temps... que depuis quelques jours seulement.

— Depuis quelques jours ?

— Depuis que, n'ayant plus retrouvé Yvonne au château de Morgoff, je me suis mis à la chercher partout et que le hasard m'a amené dans ces parages... dans les environs de Kernoët...

— Ah ! vous pouvez être fier de vous, monsieur de Chaverny, fier de la tâche que vous vous étiez imposée, car je ne crois pas que jamais personne ait vécu entouré de plus de respect, de plus de reconnaissance et de sympathie que vous...

— Monsieur le comte !

— Demandez au marquis !... demandez à M. de Prades ! partout où nous entrons... dans chaque maison où nous recevions pour quelques instants l'hospitalité, c'était toujours votre nom... le nom du comte de Chaverny, qui revenait sur toutes les lèvres...

— Oui, fit doucement André avec un sourire attendri, ces braves gens m'aiment un peu...

— Ils vous adorent ! dit avec feu M. de Belleroche. Tous se feraient tuer pour vous !... car, pour tous, vous avez été une providence... Car tous ont trouvé en vous un ami, un bienfaiteur, un sauveur !...

— Aussi, comment aurais-je pu supposer que c'était ici que je pourrais retrouver Yvonne ?

— Comment aurais-je pu me douter que c'était le château de Kernoët qui remplaçait pour elle le château de Morgoff ?

— Comment aurais-je pu croire une seule seconde que le comte de Chaverny pouvait être le complice du baron de Chancel ?

André venait de tressaillir, horriblement pâle.

— Oui, vous avez eu cette faiblesse, reprit, la voix plus grave, M. de Belleroche. Oui, pendant un moment, par crainte de représailles, vous vous êtes fait l'instrument aveugle, l'instrument docile de cet infâme baron...